

La Fiancée

Anton Tchekhov, 1903.

Chapitre 1

Il était déjà dix heures du soir et la lumière de la pleine lune illuminait le jardin. Dans la maison des Choumines les vigiles nocturnes¹ venaient de se terminer, elles avaient été demandées par la grand-mère Marfa Mikhaïlovna, et maintenant Nadia, qui était sortie dans le jardin pour une minute, apercevait comme l'on avait recouvert la table de zakouskis² et comme sa grand-mère s'affairait dans sa somptueuse robe de soie. Le père Andreï, l'archiprêtre³ de l'église, discutait avec la mère de Nadia, Nina Ivanovna, et elle paraissait très jeune à cet instant précis, sous la lumière du soir par la fenêtre. Près d'elle se tenait Andreï Andreïtch, le fils du père Andreï, et il écoutait avec attention.

Le jardin était calme et frais, et les ombres tranquilles s'étiraient sur la terre. On pouvait entendre les grenouilles croasser au loin, très loin, probablement en dehors de la ville. C'était le mois de mai, la douce atmosphère de mai ! On respirait à pleins poumons et il venait à l'esprit que non pas ici mais quelque part sous la voûte du ciel, au-dessus des arbres, loin dans la campagne, dans les champs et les forêts, on retrouverait maintenant la vie printanière, pleine de mystères et de merveilles, de richesses et de religiosité, tout à fait incompréhensible et inaccessible à l'homme faible et coupable de péché. Et il y avait dans l'air comme une envie de pleurer.

Nadia avait déjà vingt-trois ans. Dès l'âge de seize ans elle s'était mise à rêver passionnément de mariage, et à présent elle était la fiancée d'Andreï Andreïtch, celui-là même qui se tenait près de la fenêtre. Il lui plaisait, le mariage était déjà prévu pour le sept juillet, et entre temps toute joie avait disparu, elle

1. Les vigiles nocturnes sont célébrées les veilles des dimanches et des principales fêtes dans les Églises orthodoxes.

2. Hors-d'œuvres typiques de la cuisine russe : sardines, cornichons, petits-fours, etc.

3. Distinction accordée par l'évêque à un prêtre.

dormait mal la nuit, elle ne s’amusait plus. . . Depuis le sous-sol où se trouvait la cuisine, on pouvait entendre par la fenêtre comme on se pressait, comme on utilisait les couteaux, comme on claquait les portes sur leurs battants ; ça sentait la dinde rôtie et les cerises marinées. Il lui semblait que sa vie se résumerait dorénavant à cela, sans changement ni fin !

Voilà que quelqu’un sortit de la maison et s’arrêta sur le perron ; c’était Alexandre Timofeitch, ou tout simplement Sacha, un invité arrivé de Moscou il y avait une dizaine de jours. Il y a déjà longtemps, une parente éloignée, Maria Petrovna, avait pris l’habitude de venir demander l’aumône à la grand-mère de Nadia. Tombée dans la misère, c’était la veuve d’un noble, une petite femme maigre et malade. Sacha était son fils. Pour une raison quelconque on disait que c’était un peintre fantastique, et quand sa mère mourut, pour avoir l’esprit tranquille la grand-mère l’envoya à Moscou à l’Institut des Commissaires. Deux ans plus tard il entra à la Faculté des Beaux-Arts, y resta une quinzaine d’années et finit tant bien que mal au Département d’Architecture, mais en réalité il ne s’occupait pas d’architecture et était employé dans une maison d’impression de lithographie de Moscou. En général très souffrant, il revenait quasiment chaque été voir la grand-mère pour se reposer et reprendre des forces.

A cet instant il portait une redingote à bouton et un pantalon en toile usé jusqu’au bas. Sa chemise était débraillée et son apparence était en quelque sorte défraîchie. Il était très maigre, avec de grands yeux, des doigts longs et fins, une barbe, un air sombre, et pourtant c’était un bel homme. Chez les Choumines il était accueilli comme un parent et chez eux il se sentait à la maison. Et depuis longtemps on appelait la chambre dans laquelle il vivait “ la chambre de Sacha. ”

En se tenant sur le perron, il vit Nadia et la rejoint.

- Vous devez vous sentir bien ici, dit-il.

- Bien sûr, je me sens bien. Vous devriez rester ici jusqu’à l’automne.

- Oui, il le faut, c’est comme ça. Peut-être que je resterai jusqu’en septembre avec vous.

Il rigola sans raison et s’assit.

- Et voilà que je m’assieds et que je peux apercevoir ma mère, dit Nadia. Elle a l’air si jeune vue d’ici ! Bien entendu ma mère a ses faiblesses, ajouta-t-elle après un silence, mais c’est tout de même une femme extraordinaire.

- Oui, c’est une bonne femme. . . acquiesça Sacha. Votre mère est comme elle est, bien sûr, et c’est une femme chaleureuse et douce, mais. . . comment

vous dire ? Tôt ce matin je suis entré dans votre cuisine, et là quatre serveurs dormaient à même le sol, il n'y avait pas de lit, à la place des lits il y avait des haillons, une odeur nauséabonde, des cloportes, des cafards... Exactement la même condition qu'il y a vingt ans, pas un changement. Bon, votre grand-mère, que Dieu la garde, c'est une grand-mère ; mais votre mère parle certainement français, elle assiste aux spectacles. Il me semble qu'elle pourrait comprendre.

Lorsque Sacha parlait, il allongeait devant ses interlocuteurs deux doigts longs et fins.

- Tout ici m'apparaît comme sauvage, par manque d'habitude, continuait-il. Mon Dieu, personne ne fait rien. La petite maman se promène toute la journée, comme une sorte de duchesse, la grande-mère ne fait rien non plus, et vous - pareil. Et le fiancé, Andreï Andreïtch, il ne fait rien non plus.

Nadia avait entendu cela l'année précédente, et il lui semblait bien que l'année d'avant aussi, et elle savait que Sacha ne pouvait raisonner autrement, et auparavant cela l'amusait mais à présent elle trouvait cela ennuyant.

- Tout cela est vieux et ennuyeux, et ce depuis bien longtemps, dit-elle en se levant. Vous devriez inventer quelque chose de nouveau.

Il se mit à rire et se leva aussi, et ils rentrèrent ensemble dans la maison. Elle, avec sa beauté et sa haute taille, avec l'harmonie de ses formes, paraissait très élégante et en bonne santé à côté de lui ; elle le sentait et il lui faisait de la peine, elle se sentait mal à l'aise.

- Et vous parlez trop librement, lui dit-elle. Vous venez de parler de mon Andreï, mais pourtant vous ne le connaissez pas.

- Mon Andreï... Que Dieu le garde, votre Andreï ! C'est que je suis malheureux pour votre jeunesse.

Lorsqu'ils rentrèrent on était déjà assis pour le diner. La grand-mère, ou Baboulia⁴ comme on l'appelait à la maison, était bien en chair et laide, avec des sourcils épais et une petite moustache, elle parlait fort, et rien qu'à sa voix et à ses manières on pouvait deviner que c'était elle la plus âgée de la maison. Elle possédait une galerie marchande à la foire et une maison ancienne avec des colonnes et un jardin, mais tous les matins elle priait Dieu de la sauver de la ruine et ensuite elle se mettait à pleurer. Il y avait sa belle-fille, la mère de Nadia, Nina Ivanovna, une blonde tirée à quatre-épingles avec un pince-nez et des diamants à chaque doigt ; le père Andreï était un vieillard maigrelet et édenté, avec toujours l'air de quelqu'un

4. Surnom affectif pour les grand-mères.

qui s'apprêtait à raconter quelque chose de très amusant. Il y avait son fils Andreï Andreïtch, la mari de Nadia, lui aussi bien en chair et bel homme, avec des cheveux bouclés qui lui donnait un air d'artiste ou de peintre. Tous trois parlaient d'hypnose.

- Chez moi, tu iras mieux dans une semaine, dit Baboulia en s'adressant à Sacha, voilà seulement un peu plus à manger. Mais à quoi tu ressembles ! soupira-t-elle. Tu fais peur à voir ! Eh bien, le voilà, le fils prodigue !

- Le don paternel est dilapidé, dit lentement le père Andreï avec des yeux amusés, le profane finit desséché avec le bétail affolé. . .

- J'aime mon papa, dit Andreï Andreïtch en mettant la main sur l'épaule de son père. Tendre petit vieux, bon petit vieux.

Tous se turent. Sacha se mit à rire et essuya sa bouche avec une serviette.

- Donc, vous croyez à l'hypnose ? demanda le père Andreï à Nina Ivanovna.

- Je ne peux pas vous assurer que j'y crois, répondit Nina Ivanovna en prenant une expression très sérieuse et presque sévère, mais je dois avouer que dans la nature il y a beaucoup de choses mystérieuses et incompréhensibles.

- Je suis bien d'accord avec vous tous, encore que je me doive d'ajouter que la foi réduise grandement la part de mystère.

On leur servit une dinde énorme et très grasse. Le père Andreï et Nina Ivanovna continuèrent leur discussion. Les diamants de Nina Ivanovna brillaient sur ses doigts, puis des larmes se reflétèrent dans ses yeux, et elle s'emporta.

- Même si je ne peux pas me disputer avec vous, vous devez m'accorder que dans la vie il y a beaucoup de mystères non résolus !

- Pas un seul, je peux vous l'assurer.

Après le dîner Andreï Andreïtch joua du violon et Nina Ivanovna l'accompagna au chant. Il avait terminé son cursus universitaire à la faculté de philologie dix ans auparavant, mais il n'avait aucun emploi ni aucune affaire bien définie et il prenait rarement part aux concerts de charité. En ville on disait que c'était un artiste.

Andreï Andreïtch jouait, et tous l'écoutaient en silence. Le samovar⁵ bouillait doucement sur la table, et seul Sacha buvait du thé. Puis quand sonna minuit une corde du violon éclata soudainement ; tous se mirent à rire, s'agitèrent et se dirent au revoir.

5. Equivalent d'une bouilloire russe, utilisé pour préparer le thé et le garder chaud.

Ayant reconduit son fiancé, Nadia s'en retourna chez elle à l'étage où elle vivait avec sa mère, la grand-mère occupant le rez-de-chaussée. Au sous-sol dans l'entrée on se mit à éteindre les bougies, Sacha était encore assis, buvant son thé. Il prenait toujours du temps pour le boire, à la manière des Moscovites, sept tasses d'affilée. Une fois déshabillée et couchée, Nadia entendit encore longtemps comme les serviteurs débarrassaient en bas des escaliers, comme sa grand-mère pestait contre eux. Finalement le calme s'installa, et l'on entendit seulement de temps en temps la toux et la voix de basse de Sacha.

Chapitre 2

Lorsque Nadia se réveilla, il devait être environ deux heures, c'était le point du jour. On entendait les pas du gardien au loin. Elle n'avait pas sommeil, et rester étendue lui était à la fois très doux et inconfortable. Nadia, comme lors de toutes les nuits de mai qui avaient précédé, s'assit sur le lit et se mit à réfléchir. Et comme les nuits précédentes, toutes ses pensées étaient tournées vers le souvenir inutile, monotone, importun du moment où Andreï Andreïtch s'était mis à lui faire la cour puis l'avait demandée en mariage, comme elle avait accepté, comme petit à petit elle s'était mise à apprécier cet homme bon et intelligent. Mais à présent il ne restait plus que quelques mois d'ici au mariage et elle se mettait à avoir peur, à se faire du trac, comme si elle s'attendait à quelque chose de pesant et d'indéterminé.

“ Tic-toc, tic-toc... faisait maladroitement le garde. Tic-toc... ”

Depuis la grande et vieille fenêtre on voyait le jardin avec au loin d'épais buissons de lilas en fleurs, encore endormis et affaiblis par le froid, et un brouillard bland et profond nageait sereinement par les lilas comme s'il souhaitait les recouvrir. Dans les arbres des freux ensommeillés criaient au loin.

- Mon Dieu, pourquoi est-ce que je m'en fais tellement !

Peut-être que chaque fiancée ressent cela face à son mariage, qui sait ! Ou est-ce là l'influence de Sacha ? Mais voilà déjà plusieurs années que Sacha parlait de la même façon, comme s'il récitait cela, et lorsqu'il parlait tout semblait naïf et étrange. Mais pourquoi est-ce qu'en fin de compte Sacha occupait toutes ses pensées ? Pourquoi ?

Voilà déjà longtemps que le garde n'avait pas frappé. Sous la fenêtre et dans le jardin les oiseaux se mirent à chanter, le brouillard s'échappa du

jardin, tout s'éclaira de la lumière du printemps comme d'un sourire. Rapidement le jardin réchauffé par le soleil se montra sous son plus beau jour, comme ranimé, et les gouttes de rosées luirent sur les feuilles comme des diamants. Ce vieux jardin qui avait longtemps été négligé semblait maintenant jeune et élégant.

Baboulia était déjà réveillée. Sacha toussait de sa voix de basse. On entendait comme bruyamment on installait le samovar en bas, comme on déplaçait les chaises. Les minutes passaient lentement. Nadia était déjà levée depuis longtemps et elle se promenait longuement dans le jardin, et le matin traînait en longueur. Voilà Nina Ivanovna, les yeux encore rouges de ses pleurs, avec un verre d'eau minérale. Elle pratiquait le spiritisme, prenait de l'homéopathie, lisait beaucoup, aimait parler des doutes qui l'assaillaient, et il semblait à Nadia que tout cela portait un sens profond et mystérieux. Nadia embrassa sa mère et marcha à ses côtés.

- Pourquoi est-ce que tu pleures, maman ? demanda-t-elle.

- Hier soir j'ai lu un conte qui parlait d'un vieillard et de sa fille. Le grand-père est employé quelque part, et son supérieur tombe amoureux de sa fille. Je n'ai pas terminé, mais il y avait un passage où il était difficile de retenir ses larmes, dit Nina Ivanovna en buvant une gorgée. Ce matin je m'en suis souvenue et j'ai versé quelques larmes.

Nadia se tut.

- J'ai été triste ces derniers temps, dit-elle finalement. Pourquoi est-ce que je ne dors pas la nuit ?

- Je ne sais pas, ma chérie. Mais lorsque je n'arrive pas dormir, je ferme les yeux très forts, comme ça, et je m'imagine Anna Karenine, comme elle marche et comme elle parle, ou je me figure un sujet historique quelconque, de l'antiquité. . .

Nadia sentait que sa mère ne la comprenait pas et ne pouvait pas la comprendre. Elle ressentit cela pour la première fois de sa vie, et elle prit peur, elle voulut le cacher, et elle rentra dans sa chambre.

On se mit à déjeuner à deux heures. C'était mercredi, jour maigre¹, et l'on ne servait que du bortsch² sans viande et du brème³ avec de la kacha⁴. Pour embêter la grand-mère, Sacha mangea sa propre soupe à la viande et son borsche. Il plaisanta tout le temps du déjeuner, mais ses blagues

1. Jour où l'on s'abstient de manger de la viande, le mercredi et le vendredi chez les orthodoxes.

2. Potage préparé en Europe de l'Est.

3. Poisson d'eau douce.

4. Bouillie composée de plusieurs céréales, populaire en Europe de l'Est.

étaient comme de trop, terminant inmanquablement en leçon de morale, et lorsque comme pour dire un bon mot il levait ses longs doigts maigrissimes, presque morts, ce n'était pas du tout amusant, tout comme lorsqu'il en arriva à évoquer sa très sérieuse maladie et le fait qu'il ne serait peut-être plus sur cette terre pour longtemps ; alors on se mit à le plaindre, et l'on alla jusqu'aux larmes. Après le déjeuner la grand-mère se retira dans sa chambre pour se reposer, Nina Ivanovna joua du piano quelques temps puis partit elle aussi.

Sacha entama la conversation habituelle de l'après-déjeuner.

- Ah, ma chère Nadia, si seulement vous m'écoutez ! Si seulement !

Elle était enfoncée dans le vieux fauteuil, les yeux fermés, et il marchait calmement d'un coin à l'autre de la chambre.

- Si vous aviez étudié ! dit-il. Seuls les personnes cultivées et les saints sont dignes d'intérêts, seuls eux sont nécessaires. Eh oui, car plus ils seront nombreux, plus tôt s'établira sur Terre le royaume de Dieu ! A ce moment-là on ne se contentera pas de retourner les pierres une par une dans votre ville - tout s'envolera sens dessus-dessous, tout changera comme par magie. Et alors il y aura ici d'immenses et sublimes maisons, des jardins merveilleux, des fontaines extraordinaires, des gens remarquables... Mais ce n'est pas ce qui est important. Ce qui compte, c'est que la masse des hommes ne se trouvera plus dans la condition vile et mauvaise dans lequel elle se trouve à présent, c'est que chaque homme aura la foi et que chacun saura ce pour quoi il vit, et personne ne cherchera plus de raison de vivre dans la foule anonyme. Ma chère, ma précieuse, partez voyager ! Montrez à tous que cette vie monotone, grise et vile vous ennuie ! Montrez-le au moins à vous-même !

- Impossible, Sacha. Je vais me marier.

- Ah, allons donc ! Pour qui cela est-il nécessaire ?

Ils sortirent dans le jardin, marchèrent un peu.

- Et même si ce n'était pas le cas, ma chère, il faut bien que vous méditez, que vous compreniez à quel point votre vie oisive est malsaine et immorale, continua Sacha. Il faut bien que vous compreniez que si, par exemple, vous-même, et votre mère et votre grand-mère vous ne faites rien, cela signifie donc que c'est quelqu'un d'autre qui travaille à votre place, vous consommez en quelque sorte la vie d'autrui ; et cela, est-ce bien pure, et non pas mauvais ?

Nadia voulait dire : " oui, c'est vrai " ; elle voulait dire qu'elle comprenait. Mais des larmes apparurent dans ses yeux, elle se tut soudainement, se renfrogna complètement et rentra dans sa chambre.

D'ici au soir arriva Andreï Andreïtch et comme d'habitude il joua longtemps du violon. Il était un homme d'ordinaire peu parlant et peut-être aimait-il le violon car pendant qu'il en jouait il pouvait se taire. Vers vingt-trois heures, il repartit dans la maison, et ayant revêtu son manteau il serra Nadia contre lui et avec envie lui embrassa le visage, les épaules, les mains.

- Ma chère, ma tendre, ma belle! murmura-t-il. O, comme je suis heureux! Je suis fou de joie!

Et il lui semblait qu'elle avait déjà entendu cela il y a longtemps, fort longtemps, ou qu'elle l'avait lu quelque part... dans un roman, un vieux roman tout déchiré, déjà abandonné depuis longtemps. Dans la salle Sacha était assis à la table et buvait du thé, portant la soucoupe de ses cinq longs doigts; Baboulia jouait au solitaire, Nina Ivanovna lisait. La flamme de la bougie crépitait, et tout paraissait calme et prospère. Nadia dit au revoir et s'en retourna à son étage, se mit au lit et s'endormit tout de suite. Mais comme la nuit précédente, elle se réveilla à l'heure des tout premiers rayons. Elle n'avait pas sommeil, elle était troublée, inquiète. Elle était assise, la tête sur les genoux, et elle pensait à son époux, à son mariage... Elle se souvint que sa mère n'aimait pas son défunt mari, et qu'à présent elle ne possédait rien, qu'elle dépendait entièrement de sa belle-mère, Baboulia. Et Nadia, pensive, ne pouvait comprendre pourquoi jusqu'ici elle avait vue sa mère comme quelqu'un de spécial, de hors du commun, pourquoi elle n'avait pas remarqué cette femme simple, et ordinaire, et malheureuse.

Et Sacha ne dormait pas - on l'entendait tousser bruyamment au rez-de-chaussée. Quel homme étrange et naïf, pensa Nadia, et ses rêves avec tous ces jardins merveilleux et ces fontaines extraordinaires lui semblaient un peu absurdes; mais pour une raison quelconque elle trouvait dans cette naïveté et même dans cette absurdité quelque chose de si sublime qu'à peine avait-elle pensé à s'en aller étudier que son cœur et toute sa poitrine étaient saisis de froid, qu'elle était soulevée de joie et d'enthousiasme.

- Mais mieux vaut ne pas y penser, mieux vaut ne pas y penser... murmura-t-elle. Pas besoin de penser à cela.

“ Tic-toc... fit le garde au loin. Tic-toc... tic-toc... ”

Chapitre 3

A la mi-juin, Sacha s'ennuya et décida de rentrer à Moscou.

- Je ne peux pas rester dans cette ville, disait-il d'un air sombre. Pas d'eau courante, pas de canalisations ! Le déjeuner me dégoûte : la cuisine est d'une saleté insupportable. . .

Dans un soupir, la grand-mère tenta de le convaincre de rester.

- Attends un peu, fils prodigue ! Le mariage est le sept !

- Je n'en ai pas envie.

- Veux-tu bien au moins rester jusqu'en septembre !

- Et maintenant je n'en ai plus envie. Il faut que je travaille !

L'été s'était montré gris et froid, les arbres étaient trempés, le jardin entier était inhospitalier, mélancolique ; en réalité il fallait se remettre au travail. Dans les chambres, au sous-sol et à l'étage on entendait des voix de femmes inconnues, on entendait la grand-mère utiliser la machine à coudre : on s'affairait au trousseau. On avait donné à Nadia six manteaux de fourrure et d'après la grand-mère la robe la moins chère était à trois cent roubles ! Toute cette agitation dérangeait Sacha, il restait assis dans sa chambre et était fâché, mais tous l'avaient prié de rester et il avait donné sa parole qu'il ne partirait que le premier juillet et pas avant.

Le temps passa rapidement. A la saint Pierre¹ Andreï Andreïtch se rendit rue de Moscou avec Nadia après le repas pour aller voir à nouveau la maison que l'on avait louée et préparée depuis déjà longtemps pour les jeunes gens. C'était une maison à deux étages mais pour l'instant on avait seulement décoré l'étage du haut. Dans l'entrée le parquet était recouvert d'une peinture brillante, il y avait des chaises viennoises, un piano à queue, un pupitre pour le violon. Ça sentait la peinture. Au mur il y avait un grand tableau

1. Le 29 juin.

haut en couleur dans un cadre d'or, avec une femme nue et près d'elle un vase à lilas avec une anse brisée.

- Merveilleux tableau que voilà, dit Andreï Andreïtch, et il soupira respectueusement. C'est de Chishmatchevski.

Plus loin il y avait le salon avec une table ronde, un canapé et des fauteuils tapissés d'un tissu bleu et brillant. Au-dessus du canapé il y avait une photographie, un portrait du père Andreï en kamilavkion² avec ses décorations. Puis on entra dans la salle à manger avec son buffet, et ensuite dans la chambre à coucher. Dans la demi-obscurité on pouvait discerner deux lits, et l'on aurait dit que lorsque l'on avait meublé la chambre on avait voulu signifier qu'ici tout irait toujours au mieux et qu'il ne pourrait en être autrement. Andreï Andreïtch amena Nadia à travers les salles et lui tint la taille tout du long. Elle se sentit faible et coupable, elle détestait chacune de ces salles, les lits, les fauteuils, la femme nue la troublait. Il lui était maintenant clair qu'elle n'était plus amoureuse d'Andreï Andreïtch ou bien qu'elle ne l'avait jamais été ; mais comment, à qui et pourquoi le dire, elle ne le savait pas ou ne pouvait pas le savoir, encore qu'elle pensait à cela chaque jour et chaque nuit. . . Il la tenait par la taille, lui parlait si tendrement, si modestement, il était si heureux de se promener dans son appartement, et elle ne voyait dans tout cela qu'une banalité, une stupide, naïve, une insupportable trivialité, et la main qui lui serrait la taille lui paraissait aussi dure et froide qu'un cerceau. Et à chaque minute elle était prête à s'enfuir, à éclater en sanglot, à se jeter par la fenêtre. Andreï Andreïtch la conduisit dans la salle de bain, tourna le robinet fixé au mur et l'eau se mit à couler.

- Voyez-vous cela ! dit-il en se mettant à rire. J'ai demandé à faire construire un réservoir de cent litres dans le grenier, et nous aurons l'eau courante.

Ils traversèrent la cour, puis sortirent dans la rue et montèrent dans un fiacre. La poussière s'élevait en un brouillard épais et il semblait qu'il allait se mettre à pleuvoir.

- Tu n'as pas froid ? demanda Andreï Andreï en clignant des yeux à cause de la poussière.

Elle se tut.

- Tu te souviens, hier Sacha m'a reproché de ne rien faire, dit-il après une courte pause. Eh bien, il a raison ! Indiscutablement raison ! Je ne fais rien et je ne veux rien faire. Ma chérie, pourquoi donc cela ? Pourquoi est-ce que m'apparaît si repoussante la simple pensée, qu'un jour je porterai une

2. Couvre-chef noir de forme cylindrique, porté par les moines et les prêtres orthodoxes.

cocarde sur le front et je m'en irai servir? Pourquoi est-ce que je me sens si mal à l'aise lorsque je vois un avocat, ou un professeur de latin, ou un membre du conseil? Russie, petite mère! Petite mère Russie, tu portes tant d'oisifs et de personnes inutiles! Martyre, il y en a tant en toi, des comme moi!

Et il se mit à généraliser le fait qu'il ne faisait rien comme une marque du temps présent.

- Ma chère, lorsque nous nous serons mariés, partons ensemble dans la campagne, et mettons-nous au travail là-bas! Nous nous achèterons un petit lopin de terre avec un jardin, une rivière, on se mettra à la tâche, on regardera la vie passée... Oh, comme ce sera bon!

Il enleva son chapeau et ses cheveux volaient dans le vent, elle l'écoutait et se disait : " Mon Dieu, je veux rentrer à la maison! Mon Dieu! " Lorsqu'ils furent presque arrivés ils dépassèrent le père Andreï.

- Et voilà mon père qui arrive! s'enthousiasma Andreï Andreïtch en agitant son chapeau. J'aime mon vieux père, c'est vrai, dit-il en payant le cocher. C'est un tendre petit vieux, un bon petit vieux.

Lorsque Nadia pénétra dans la maison elle était fâchée et malade, elle pensait au fait qu'il y aurait des invités toute la soirée, qu'il faudrait s'occuper d'eux, sourire, écouter le violon, écouter chacune de ces bêtises et ne parler que du mariage. Dans sa magnifique robe de soie la grand-mère avait l'air important et arrogant qu'elle se réservait lorsqu'il y avait des invités. Elle était assise près du samovar lorsqu'entra le père Andreï avec son sourire malicieux.

- Je suis bien heureux et soulagé de vous voir en bonne santé, dit-il à la grand-mère sans que l'on sache vraiment s'il plaisantait ou s'il était sérieux.

Chapitre 4

On entendait le vent battre sur la fenêtre et le toit ; on l'entendait siffler et jouer sa morose et plaintive mélodie dans la cheminée. Il était minuit. Tous étaient déjà couchés mais personne ne dormait, et Nadia avait l'impression que l'on jouait du violon au rez-de-chaussée. On entendit un coup sec, le volet devait être tombé. Une minute plus tard, Nina Ivanovna entra en chemise de nuit, tenant une bougie.

- Nadia, d'où venait ce bruit ? demanda-t-elle.

Par cette nuit d'orage Nina Ivanovna faisait peur à voir, elle paraissait laide, plus agée et plus petite, avec sa natte esseulée et son sourire timide. Nadia se souvint pourtant comme il y a peu elle pensait que sa mère était extraordinaire et comme elle écoutait fièrement ses bonnes paroles ; mais maintenant elle ne pouvait se souvenir de ces mêmes paroles, et tout ce qui lui venait à l'esprit était insignifiant et inutile.

Dans la cheminée on pouvait deviner le chant des quelques voix qui donnaient à entendre : " A-ah, mo-mon Dieu ! " Nadia s'assit sur le lit et soudainement se mit à se tirer fermement les cheveux en éclatant en sanglot.

- Maman, maman, dit-elle, ma douce, si tu savais ce que l'on me fait ! Je te le demande, je t'en supplie, laisse-moi partir ! Je t'en supplie !

- Où ça ? demanda Nina Ivanovna qui n'avait pas compris, et elle s'assit sur le lit. Partir où ça ?

Nadia pleura longuement et ne put ajouter un mot.

- Laisse-moi quitter la ville ! finit-elle par dire. Ce mariage n'est pas nécessaire et il ne sera pas - comprends cela ! Je n'aime pas cet homme... Je ne veux pas parler de lui.

- Non, ma chérie, non, dit rapidement une Nina Ivanovna terrifiée. Calme-toi, tu dis cela dans une saute d'humeur. Ça passera, ça arrive. Tu t'es probablement disputée avec Andreï, mais les amoureux ne se disputent que pour se divertir ¹.

- Ah, va-t'en, va-t'en Maman ! sanglota Nadia.

- Oui, dit Nina Ivanovna après un silence. Tu as longtemps été une enfant, une petite fille, et à présent te voilà fiancée. Naturellement tu es toujours la même. Et tu ne remarqueras pas non plus lorsque tu seras une mère et puis une petite vieille, et tu auras une fille aussi rebelle que la mienne.

- Ma chère, ma douce, c'est que tu es bien intelligente, tu es malheureuse, dit Nadia, tu es profondément malheureuse - alors pourquoi est-ce que tu dis des bêtises ? Pour l'amour de Dieu, pourquoi donc ?

Nina Ivanovna voulut ajouter quelques mots mais elle n'en put prononcer un seul, sanglota et repartit dans sa chambre. On entendit à nouveau les voix dans la cheminées, et tout à coup cela devint effrayant. Nadia sauta du lit et rejoignit rapidement sa mère. Epleurée, Nina Ivanovna était allongée sur son lit dans sa couverture bleue, un livre à la main.

- Maman, écoute-moi ! Je t'en supplie, réfléchis et comprends-moi ! Comprends au moins à quel point notre vie est superficielle et humiliante. On m'a ouvert les yeux, et maintenant je vois tout. Et puis, quel homme est ton Andreï Andreïtch ? C'est qu'il n'est pas bien intelligent, maman ! Mon Dieu, mon Dieu ! Maman, comprends donc qu'il est stupide !

Nina Ivanovna s'assaya en s'emportant.

- Toi et ta grand-mère vous me tourmentez ! dit-elle en se mettant en colère. Je veux vivre ! Vivre ! répéta-t-elle en tapant deux fois du poing sur sa poitrine. Rendez-moi ma liberté ! Je suis encore jeune, je veux vivre, vous m'avez transformée en petite vieille !

Elle pleura amèrement, s'allongea et s'enroula dans la couverture, elle paraissait si petite, si pathétique, si stupide ! Nadia retourna dans sa chambre, s'habilla et s'assit à la fenêtre en attendant le matin. Elle resta assise toute la nuit en réfléchissant, et quelqu'un dans la cour tapait sur le volet et sifflotait.

Au matin la grand-mère se lamenta de ce que dans le jardin le vent avait abimé toutes les pommes et un prunier. C'était un jour gris et pâle, sans joie, encore que le feu crépitait ; tous se plaignaient du froid et la pluie battait

1. Proverbe russe.

contre la fenêtre. Après le thé Nadia alla voir Sacha et sans dire un mot elle se mit à genoux à côté de son fauteuil et se couvrit le visage des deux mains.

- Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Sacha.

- Je ne peux pas... dit-elle. Comment ai-je pu vivre ainsi, je ne le comprends pas, je ne le conçois plus ! Je méprise mon fiancé, je me méprise moi-même, je méprise toute cette vie oisive et dénuée de sens...

- Eh bien, eh bien... dit Sacha, ne comprenant pas encore de quoi il s'agissait. Ce n'est rien... Tout va bien.

- Cette vie me dégoûte, continua Nadia, je ne passerai pas un jour de plus ici ! Demain je partirai. Emportez-moi avec vous, pour l'amour de Dieu !

Sacha la regarda un instant avec surprise ; finalement il comprit et se réjouit comme un enfant. Il agita les mains et se mit à piétiner avec ses pantoufles, comme s'il allait danser de joie.

- Splendide ! dit-il en se frottant les mains. Mon Dieu, comme c'est bien !

Elle le dévisageait avec des grands yeux amoureux, sans cligner, comme enchantée, comme attendant qu'il lui dise quoi que ce soit de considérable, d'infiniment important ; il ne lui avait encore rien dit, mais déjà il lui paraissait que quelque chose de nouveau et de vaste s'était ouvert devant elle, quelque chose qu'elle n'avait jamais connu précédemment, et déjà elle le regardait remplie d'attente, prête à tout, même à la mort.

- Je partirai demain, dit-il après avoir réfléchi, et vous viendrez à la gare pour me raccompagner... Je prendrai votre bagage avec le mien et je vous donnerai votre billet, et au troisième coup de sifflet vous monterez dans le wagon et nous partirons. Venez avec moi jusqu'à Moscou, et de là-bas vous irez seul à Pétersbourg. Vous avez un passeport² ?

- Je l'ai.

- Je vous donne ma parole, vous ne le regretterez pas, vous ne vous en repentirez pas, dit Sacha avec enthousiasme. Partez, vous étudiez, et là-bas le destin vous guidera. Lorsqu'on bouleverse son existence, alors tout change. Le plus important, c'est de tout chambouler, et ensuite plus rien n'a d'importance. Donc, nous partons demain ?

- Oh, oui ! Pour l'amour de Dieu !

2. Comme la Russie contemporaine et l'URSS, la Russie tsariste avait un système de passeport interne.

Nadia était très troublée, elle était préoccupée comme jamais à l'idée que jusqu'au départ il faudrait souffrir et avoir l'esprit tourmenté ; mais à peine remontée dans sa chambre et allongée dans son lit, elle s'endormit immédiatement et profondément jusqu'au soir même, avec un visage baigné de larmes et un sourire.

Chapitre 5

On envoya chercher le cocher. Portant déjà son manteau et son bonnet, Nadia monta à l'étage pour regarder une fois encore sa mère. Elle se tint debout dans sa propre chambre près du lit encore tiède, regarda autour, et silencieusement rejoignit sa mère. Nina Ivanovna dormait, la chambre était calme. Nadia l'embrassa et la recoiffa, resta debout deux minutes... Puis elle retourna lentement au rez-de-chaussée. Il pleuvait fort dans la cour. Le fiacre, trempé, était garé près de l'entrée avec son toit couvert.

- Tu n'as pas la place de t'asseoir avec lui, Nadia, dit la grand-mère lorsque les serviteurs se mirent à installer les bagages. Et quelle idée de l'accompagner par un temps pareil ! Tu devrais rester à la maison. Ah, c'est qu'il pleut si fort !

Nadia voulut dire quelque chose mais elle en fut incapable. Sacha l'aida à s'asseoir et lui couvrit les jambes avec le plaid. Il s'assit à ses côtés.

- Au revoir ! Que dieu vous garde ! cria la grand-mère depuis le porche. Sacha, écris-nous de Moscou, hein !
- D'accord. Au revoir, Baboulia !
- Que la bonne mère céleste vous garde !
- Ah, quel temps ! finit par dire Sacha.

Alors Nadia se mit à pleurer. A présent il lui était clair qu'elle s'en allait pour de bon, ce qu'elle n'avait pas cru lorsqu'elle avait dit au revoir à sa grand-mère, lorsqu'elle avait regardé sa mère. Adieu, ma ville ! Et soudain elle se souvint de tout : et d'Andreï, et de son père, et du nouvel appartement, et de la femme nue avec son vase. Et déjà tout cela n'était plus ni effrayant ni pesant, mais paraissait naïf, médiocre et s'enfonçait dans le passé, de plus en plus lointain. Et lorsqu'ils furent assis dans le wagon et que le train se mit en branle, tout ce passé si monumental et si sérieux se réduisit en un petit

point, et apparut alors un futur immense et vaste, un futur qu'elle avait à peine remarqué jusqu'à ce jour. La pluie battait sur la fenêtre du wagon, on apercevait le champ vert, le scintillement du fil de fer du télégraphe parsemé d'oiseaux, et soudain la joie s'empara d'elle. Elle se souvint qu'elle s'en allait vers la liberté, qu'elle partait étudier, ce que l'on avait appelé un temps "aller chez les Cosaques." Elle rigola, pleura, et pria.

- Ce n'est rien ! dit Sacha en souriant. Ce n'est rien !

Chapitre 6

L'automne passa, et puis l'hiver. Nadia regrettait déjà terriblement sa décision et elle pensait tous les jours à sa mère et à sa grand-mère, elle pensait à Sacha. Les lettres qu'elle recevait de la maison étaient douces et apaisées, et l'on aurait dit que tout était déjà pardonné et oublié. Après les examens de mai, en forme et joyeuse elle se rendit chez elle et en route elle s'arrêta à Moscou pour voir Sacha. Il était tout à fait le même que l'été précédent : barbu, avec les cheveux ébouriffés, la même redingote et le même pantalon de toile, et en plus de tout cela, ses grands yeux magnifiques : à sa vue on voyait qu'il n'était pas en bonne santé, qu'il souffrait, il avait vieilli, maigri, il toussotait. Nadia le trouva médiocre et provincial.

- Mon Dieu, Nadia est arrivée ! dit-il en se mettant à rire gaiement. Ma chère, ma tendre !

Ils s'assirent dans l'atelier d'impression de lithographie, rempli d'une forte odeur de fumée, la torpeur exhalait l'odeur de l'encre et de la peinture. Ensuite ils arrivèrent dans sa chambre, où l'on sentait la fumée et le crachat. Près du samovar refroidi il y avait une assiette brisée avec une feuille noire, et sur la table et sur le sol il y avait beaucoup de mouches mortes. A tout cela on pouvait précisément comprendre que Sacha menait sa vie privée de façon désordonnée, il vivait au jour le jour, avec un mépris complet pour un confort quelconque, et si quelqu'un lui avait parlé de son propre bonheur, de son intimité, de l'amour qu'il lui portait, alors Sacha n'aurait rien compris et se serait seulement mit à rire.

- Ça va, tout a fini par s'arranger, raconta Nadia rapidement. Maman est venue me voir cet automne à Pétersbourg, elle m'a dit que ma grand-mère n'était pas fâchée, elle est seulement rentrée dans ma chambre et elle a baptisé les murs.

Sacha avait l'air amusé, mais il toussait et il parlait avec la voix cassée, et Nadia le regarda à nouveau et elle ne comprenait pas si sa douleur était réelle ou bien s'il avait seulement l'air malade.

- Sacha, mon cher, vous êtes bien malade ! dit-elle.

- Non, ce n'est rien. Malade, oui, mais un peu. . .

- Ah, mon Dieu, se lamenta-t-elle, pourquoi est-ce que vous ne vous soignez pas, pourquoi est-ce que vous ne prenez pas soin de votre santé ? Mon cher, mon bon Sacha, continua-t-elle avec des larmes qui lui coulaient des yeux, et elle repensa à Andreï Andreïtch, à la dame nue avec son vase, à son passé qui lui paraissait maintenant aussi lointain que l'enfance ; et elle se mit à pleurer de ce que Sacha ne lui paraissait plus cet homme neuf, intéressant et instruit qu'elle avait connu l'année dernière.

- Mon cher Sacha, vous êtes très, très malade. Je ne sais pas quoi faire pour que vous ne soyez pas si pâle et si maigre. Je vous dois tant ! Vous n'imaginez même pas combien vous avez fait pour moi, mon cher Sacha ! Au fond, vous m'êtes encore la personne la plus proche et la plus chère.

Ils restèrent assis, ils discutèrent, et après que Nadia eut passé un hiver à Pétersbourg, il lui sembla que Sacha, ses mots, son sourire et toute sa figure étaient vieillots, passés de mode, déjà vus et peut-être même avaient déjà un pied dans la tombe.

- Je vais voir la Volga après-demain, dit Sacha, et ensuite chercher du koumis¹. Je veux boire du koumis. Un de mes amis vient avec sa femme. C'est une personne extraordinaire : je l'ai subjuguée, et je l'ai persuadée de partir étudier. Je veux que sa vie soit chamboulée.

Après leur discussion ils se rendirent à la gare. Sacha se régala de thé et de pommes ; mais quand le train se mit en marche et qu'il agita son écharpe avec un sourire, alors même à ses jambes on pouvait voir qu'il était très malade et qu'il n'en avait plus pour très longtemps.

Nadia arriva dans sa ville à midi. Lorsqu'elle parvint à la maison depuis la gare, les rues lui parurent très larges et les maisons comme petites et écrasées ; il n'y avait pas de passants et elle ne croisa que l'accordeur allemand dans son manteau rouge. Et toutes les maisons étaient recouvertes de poussières. La grand-mère était assez vieille maintenant, et comme auparavant elle était ronde et laide. Elle saisit Nadia par les mains et pleura longtemps, pressant son visage contre ses épaules comme si elle ne pouvait

1. Boisson issue du lait fermentée de jument ou de chamelle, originaire d'Asie centrale.

plus s'en décrocher. Nina Ivanovna avait aussi beaucoup vieilli et s'était enlaidie, ses traits étaient tirés, mais elle était encore toute aprêtée et tous ses diamants brillèrent à ses doigts.

- Ma chérie ! dit-elle, tremblant de tout son corps. Ma chérie !

Ensuite elles s'assirent et pleurèrent en silence. Il était apparent que la mère et la grand-mère sentaient que le passé était perdu à jamais, sans retour possible ; il n'y avait plus d'invitations en société, plus d'honneurs, plus le droit d'inviter chez soi ; cela arrive lorsqu'au milieu d'une vie simple et sans souci la police surgit soudain dans la nuit pour effectuer une fouille, et alors le propriétaire de la maison est ruiné, calomnié, et adieu la vie d'alors, simple et sans souci !

Nadia rentra à l'intérieur de la maison et découvrit le même lit, les mêmes fenêtres avec leurs rideaux blancs et naïfs, par la fenêtre la même jardin inondé de soleil, joyeux et bruyant. Elle effleura sa table, son lit, s'assit, elle réfléchit. Puis elle mangea bien, elle but du bon thé avec de la crème fraîche, mais il lui manquait déjà quelque chose, on sentait la vacuité dans les chambres, et les plafonds étaient bas. La nuit elle se coucha, s'enroula dans ses couvertures et elle ressentit de l'amusement à s'allonger dans ce lit chaud et doux.

Peu après entra Nina Ivanovna, elle s'assit comme s'assoient les coupables, timidement et avec un regard aux alentours.

- Alors, comment ça va, Nadia ? demanda-t-elle, puis elle se tut. Tu es heureuse ? Très heureuse ?

- Je suis heureuse, maman.

Nina Ivanovna se leva et bénit Nadia et la fenêtre.

- Et moi, comme tu peux le voir, je suis devenue religieuse. Tu sais, maintenant je suis philosophe, et je pense, je pense. . . Et maintenant beaucoup de choses m'apparaissent aussi claires que le jour. Avant tout il faut que l'on perçoive la vie comme à travers un prisme.

- Dis, maman, comment va grand-mère ?

- Comme si de rien n'était. Quand tu es partie avec Sacha et que nous avons reçu ton télégramme, ta grand-mère s'est écroulée à sa lecture ; elle est restée au lit sans mouvement pendant trois jours. Ensuite elle a passé son temps à prier Dieu et à pleurer. Et maintenant plus rien.

Elle se leva et traversa la chambre.

“ Tic-toc... fit le garde. Tic-toc, tic-toc... ”

- Avant tout il faut que la vie soit perçue comme à travers un prisme, c'est-à-dire, en d'autres termes, il faut partager la vie en ses éléments fondamentaux, trouver ses sept couleurs primaires, et il faut étudier chaque élément par ses parties.

Ce que dit Nina Ivanovna et quant elle partit, Nadia n'en sut rien car elle s'endormit rapidement.

Le mois de mai passa, c'était juin. Nadia s'était déjà habituée à la maison. La grand-mère s'affairait au samovar, soupirait profondément ; Nina Ivanovna parlait de sa philosophie tous les soirs. Nadia séjournait à la maison comme une pique-assiette et il lui fallait s'habituer à demander de l'argent à sa grand-mère en permanence. Il y avait beaucoup de mouches à la maison, et les plafonds dans les chambres semblaient descendre de plus en plus bas. Baboulia et Nina Ivanovna ne sortaient pas dans la rue par peur de croiser le père Andreï et Andreï Andreïtch. Nadia se promenait dans le jardin, dans la rue, regardait les maison, les églises grises, et il lui semblait que tout avait déjà bien vieilli dans cette ville, que tout tombait en désuétude et n'attendait plus que sa propre fin, et non pas l'aube de quelque chose de jeune et frais. Ah, si seulement commençait rapidement cette vie nouvelle et radieuse où l'on pourrait regarder son destin dans les yeux, franchement et courageusement, prendre conscience de soi, être joyeux et libre ! Et une telle vie commencera, tôt ou tard ! Il faudra encore bien du temps avant qu'il ne reste plus une trace de la maison de la petite grand-mère, que tout le monde oublie cette maison où tout était si bien construit que quatre serviteurs ne pouvaient vivre que dans une seule chambre au sous-sol, dans la crasse. Et les gamins de la cour voisine se moquaient de Nadia ; quand elle se promenait dans le jardin, ils toquaient à la porte de l'église et la taquinaient avec ardeur :

- La fiancée ! La fiancée !

Une lettre de Sacha arriva de Saratov. De son écriture joyeuse et dansante il racontait qu'il avait réussi à atteindre la Volga, mais qu'à Saratov il s'était trouvé un peu souffrant, qu'il avait perdu la voix et que cela faisait déjà deux semaines qu'il était à l'hôpital. Elle comprit ce que cela signifiait, et un pressentiment, presque une conviction, ne la quitta plus. Et elle se sentait mal à l'idée que ce pressentiment et ses pensées pour Sacha ne la

préoccupaient plus autant qu'autrefois. Elle voulait vivre, passionnément, elle voulait retourner à Pétersbourg, et sa rencontre avec Sacha lui était toujours chère, mais lointaine, si lointaine ! Elle ne dormit pas de la nuit et au matin elle s'assit à la fenêtre, écoutant attentivement. Et en effet, on entendit une voix du dessous : la grand-mère, anxieuse, se mit à demander quelque chose rapidement. Puis elle se mit à pleurer. . . Quand Nadia descendit, la grand-mère était dans un coin et elle priait, son visage était en larme. Sur la table il y avait un télégramme.

Nadia marcha longtemps dans la salle, écoutant comme pleurait sa grand-mère, puis se saisit du télégramme et le parcourut. On les informait qu'à Saratov hier matin Alexandre Timofeitch, ou tout simplement Sacha, était mort de la tuberculose.

La grand-mère et Nina Ivanovna se rendirent à l'église pour demander un office pour le mort, et Nadia marcha encore longtemps dans l'appartement, pensive. Elle avait pleinement conscience que sa vie avait été bouleversée, comme l'avait souhaité Sacha, qu'elle était ici seule, étrangère, inutile et que tout dans cette ville lui était indifférent, que tout lui avait été enlevé et avait disparu, brulé, les cendres disséminées au vent. Elle rentra dans la chambre de son Sacha, resta debout.

“ Adieu, mon cher Sacha ! ” pensa-t-elle, et devant elle se dessina une vie nouvelle, vaste, libre, et cette existence encore imprécise et pleine de mystères la fascinait et l'attirait.

Elle se retira dans sa chambre faire ses valises, le lendemain matin elle dit au revoir aux siens, et vivante, joyeuse, elle quitta la ville - pour toujours, comme elle le pressentait.